

Jacques Vauconsant

Garyre aux larmes *

« Les mots qui vont surgir savent de nous
Des choses que nous ignorons d'eux. »

René Char, *Les Chants de la Balandrane*

De Gary, je savais qu'il était écrivain, plutôt dégagé, marxiste tendance Groucho, suicidé, compagnon du péril, engagé dès la première heure auprès du « Général », auteur d'une œuvre écrite à l'encre de l'humour. C'est plus qu'il n'en fallait pour trouver mon sujet, le thème de l'humour s'est rapidement imposé. Humour et mot d'esprit, Freud s'y est très tôt intéressé du fait de leurs relations à l'inconscient. Lacan les a longuement abordés dans son *Séminaire V*. Gary en a fait « son arme d'auto-défense ».

Passé le grand détour théorique, dont je vous livre un petit résumé, restait l'œuvre à l'étagère lue à la lorgnette de ce thème, ce qui en a manifestement focalisé la lecture. Alors, après un galop d'es-sai sur le chemin des Damas en mars ¹, je vous propose ce dernier coup d'épéon, qui je l'espère ne vous laissera pas trop sur le flanc !

Freud et le mot d'esprit

Au début de ses recherches sur l'inconscient, Freud constate que techniquement le mot d'esprit (*der Witz*) utilise les mêmes procédés que ceux du travail du rêve, à savoir la technique de la condensation et celle du déplacement. Le procédé de condensation travaille

* Intervention faite le 8 juin 2013 à Saint-Mathurin-sur-Loire, dans le cadre de la Journée Psychanalyse et Littérature, *Les franchissements de Romain Gary*, organisée par le Pôle Ouest 9. 1. Conférence à Brest, en mars 2013, sur l'invitation de Claudette, Daniel et Paula Damas dont le titre était : « Écrire aux éclats et trouble de l'humour chez Romain Gary ».

sur le mot lui-même (*Wortwitz*) : par exemple, le fameux « familionnaire » longuement développé dans son essai de 1905, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Le déplacement, ou détournement, travaille plutôt sur une démarche de pensée (*Gedankenwitz*).

L'effet du *Witz* s'appuie donc sur ces deux techniques : celle de la condensation de sens (mot-valise) créant un sens nouveau ou celle de l'effet du déplacement (ou glissement) de sens. Pour Freud, l'intérêt du *Witz*, c'est sa relation à l'inconscient, au même titre que le lapsus, l'acte manqué ou le symptôme. De ces formations de l'inconscient, il est possible de faire une interprétation dans la mesure où elles sont l'expression détournée d'un désir refoulé.

Lacan et le trait d'esprit

Lacan, dans son séminaire *Les Formations de l'inconscient*, à partir d'une lecture très appliquée, reprend pour les prolonger les thèses freudiennes sur ce qu'il préfère appeler « le trait d'esprit ». Il ne s'explique pas sur sa traduction personnelle de *der Witz*, mais sans contester elle évoque, tel le trait d'arbalète, la fulgurance de l'éclair (le *Blitz* du *Witz*) et sa précision ciblée.

L'inconscient a structure de langage. Discours tenu par celui qui parle, celui qui est parlé, à savoir le sujet de l'inconscient : \$. L'inconscient est ce que l'on dit. Et ce que l'on dit, on l'énonce avec des mots, avec des signifiants. Ces signifiants ont effet de sens, de signification. Ces signifiants sont soumis aux lois signifiantes du langage ou discours de l'Autre. L'Autre, A, en tant que lieu du code et lieu du trésor des signifiants. Il n'y a d'être humain qu'un être de parole, même si, comme sa langue, il ne la tient pas toujours. « Les trumains » ne disposent donc que de l'outil du langage pour dire ce qu'ils sont.

Mais il se trouve que, comme dans une pièce mal ajustée, il y a du jeu dans ce dispositif. Et ce jeu possible tient à deux opérations logiques majeures : la métaphore et la métonymie. Ce sont ces deux opérations logiques qui vont rendre possible l'irruptive et jusqu'alors insue création du trait d'esprit.

Tout d'abord, considérons les ressorts de la structure de langage et sa matrice topologique. Partant de l'algorithme linguistique Signifiant/signifié : S/s, on constate qu'il existe deux flux distincts du

signifiant et du signifié voués à un perpétuel glissement de l'un sur l'autre. La fonction de la parole peut s'illustrer par le double croisement de la chaîne signifiante et de la chaîne signifiée, dessinant ainsi un point de capiton, représentation topologique de la structure du langage articulé ².

La chaîne signifiante est celle qui est entièrement perméable aux deux grands effets des opérations métaphorique et métonymique. La chaîne signifiée représente la ligne du discours rationnel, celui de la signification. Cette matrice topologique illustre l'acte de langage, le double mouvement simultané mais rétroactif de la chaîne signifiée, dans sa dimension diachronique, croisant la dimension synchronique de la chaîne signifiante. En même temps que ça parle pour diachroniquement dire quelque chose (chaîne signifiée), synchroniquement (en même temps, simultanément) ça glisse au sein de la chaîne signifiante pour dire toujours autre chose.

Gary ne manque pas de nous mettre en garde : « Les mots ont des oreilles. Ils sont aux écoutes et il y a du monde derrière. Ils vous entourent, vous cernent, vous prodiguent leurs faveurs et, au moment où vous commencez à leur faire confiance, ciac ! Ils vous tombent dessus ³. »

Le travail du *Witz* va donc reposer essentiellement sur les deux grandes fonctions du signifiant exercées sur le signifié : la métaphore et la métonymie, créatrice pour l'une, récréative pour l'autre.

La métaphore

Classiquement, la métaphore est une figure de style (trope) fondée sur l'analogie et/ou la substitution : association de termes (signifiants) n'ayant pas de rapport de contiguïté mais permettant un enrichissement, une meilleure précision de l'expression de la pensée ou la création d'effets littéraires et poétiques. On a par exemple : cadeau royal, ruse de Sioux, bras de fauteuil, jambes en coton et tête de nœud et, chez Paul Celan, « une tombe au creux des nuages ».

Pour Lacan, « la métaphore se produit au niveau de la substitution ⁴ », substitution d'un signifiant par un autre signifiant. Comme

2. On peut se référer au graphe I de la p. 805 des *Écrits* (Paris, Seuil, 1966).

3. R. Gary, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976, p. 39.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 40.

dans le rêve, l'opération de substitution joue sur la possibilité de condensation des signifiants entre eux pour créer un signifié nouveau (mot-valise). Pour reprendre l'exemple du corpus freudo-lacanian, « famillionnaire » est une condensation de familière et de millionnaire. Tel un tour de passe-passe, chaque fois qu'il y a substitution, il y a effet ou induction métaphorique.

On trouve chez Gary quelques rares métaphores. Par exemple : « N'importe quel connard de psychiatre [non ! ce n'est pas ça la métaphore, ça, c'est un franchissement ! NDA], n'importe quel connard de psychiatre vous dira que la lucidité est un symptôme particulièrement fréquent chez les grands dépressionnaires ⁵ ». « Dépressionnaire », on peut comme hypothèse à la fabrique synchronique de cette métaphore proposer la condensation jouant sur l'allitération passant de dépression nerveuse à dépression/ner', qui peut s'écrire : dépressionnaire, l'opération métaphorique pouvant tout aussi bien travailler sur le phonème que sur le sémantème. Le nouveau signifiant métaphorique dépressionnaire, exerçant « sa fonction de création de signifié ⁶ », porte la signification au-delà de son sens premier et peut venir là exprimer ce dont témoigne le dépressif de lucidité et de gravité d'être. Ayant pour mission d'en rendre compte. Gary ne s'en prive pas et laisse Momo nous dire : « Pour vivre il faut s'y prendre très jeune parce que après on perd toute sa valeur et personne ne vous fera de cadeaux ⁷. »

Autre exemple : quand le Christ aux allumettes parle dans *Pseudo* à l'identique du premier passage tiré du *Vin des morts* (1936) : « J'ai toujours perdu, je suis né pour perdre... plus je perds plus je les travaille, je les sape de l'intérieur avec ma faiblesse ça leur donne des abjections de conscience ⁸. » La substitution signifiante d'objection avec abjection s'effectue par substitution de la lettre o avec la lettre a et bouleverse la signification. Par effet de condensation de sens, noblesse et dignité de l'engagement sont retournées en leurs envers d'avilissement et de culpabilité.

5. É. Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 41.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 40.

7. É. Ajar, *La Vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975, p. 88.

8. É. Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 81-82.

Encore un exemple : « On reconnaît notre état de canular à nos cris défiant toute concurrence ⁹. » Puis : « Il y a la virilité et il y a l'infection virile, avec ses millénaires de possession, de vanité et de peur de perdre [...] la mythologie du surbouc [...], avait écrit sur un feuillet, en guise d'explication, mon ami le poète Henri Drouille, avant de se tirer une balle dans la tête ¹⁰. » Virile pour virale, a pour i (pourri !). Magnifique condensation appuyée sur l'étymologie depuis le latin *vir* : homme, jusqu'à l'autre latin *virus* : poison.

La substitution de lettre se retrouve fréquemment dans le *lapsus linguae* et il est troublant de constater combien cette minuscule modification peut à elle seule radicalement modifier le sens (le signifié) ; cela produit parfois de magnifiques perles qui font le bonheur de nos consultations. Je ne résiste pas au plaisir de celle-là : « Bah oui, quoi, il faut bien un jour quitter le coton familial » !

Précisons également que c'est un procédé littéraire qui ne manque pas de sel. Je vous propose : Lacan, son langage l'engage mais ne l'encage !

« Ainsi la voie métaphorique – qu'utilise le *Witz* – préside non seulement à la création et à l'évolution de la langue mais aussi à la création de l'évolution du sens ¹¹. » Il est fondamental de bien identifier la métaphore dans sa dimension créative et évolutive par opposition à la métonymie, elle plutôt récréative et régressive. Cette progression symbolique du sens sur le réel, Lacan l'a appelée le pas-de-sens comme on parle d'un pas de vis, celui qui permet à la vis de progresser dans la matière ou la cheville dans laquelle on l'enfonce. C'est l'effet tour de *Witz*.

La métonymie

Autre trope, fondé sur le rapport de contiguïté, la deuxième opération logique, dite métonymie, repose sur la fonction du déplacement, celle du glissement de sens. « Un mot peut être lié de façon différente dans deux contextes différents. En le prenant dans un certain contexte avec le sens qu'il a dans un autre nous sommes dans la

9. *Ibid.*, p. 80.

10. R. Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, Paris, Gallimard, 1975, p. 38.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit.

dimension métonymique ¹². » Par exemple, une belle plume pour une belle écriture, perdre sa langue, boire un verre. C'est ce déplacement de sens qui produit l'effet du trait d'esprit. Nombre de ces métonymies sont passées dans le langage courant et en constituent le trésor. Ainsi, « la métonymie tient à la fonction que prend un signifiant S en tant qu'il est en rapport avec un autre signifiant dans la continuité de la chaîne [...] avec transfert de signification le long de cette chaîne ¹³ ». L'opération métonymique si précieuse dans la règle de l'association libre permet par les processus de contiguïté sémantique, homophonique et phonématique que du refoulé advienne hors contrôle de la pensée. Parce que « je pense où je ne suis pas donc je suis où je ne pense pas ». Avec ces « mots qui à toute oreille suspendue rendent sensibles dans quelle ambiguïté de furet fuit sous nos prises l'anneau du sens sur la ficelle verbale ¹⁴ ».

Dans le contexte d'une écriture ou d'une parole humoristique le trait d'esprit joue donc de ce glissement toujours possible du sens. « Le discours dans sa dimension horizontale de chaîne est proprement le lieu-patinoire sur lequel se déroule le glissement de sens ¹⁵. »

Par ailleurs, l'opération métonymique permet d'introduire au champ de l'Autre du langage la dimension de la valeur. Un signifiant métonymiquement désigné par le code de l'Autre devient le signifiant de la valeur d'un autre : « Le vêtement peut devenir le signifiant de la valeur de la toile ¹⁶. » C'est dans cette dimension de valeur que se situe l'effet de sens de la ligne métonymique. Mais il s'opérera toujours sur une réduction importante de sens pour chacun des signifiants en cause, ce que Lacan nomme le peu-de-sens de la métonymie.

Gary était très friand des faits/d'effets métonymiques ; je dirais que c'est son effet fraise Garybo. C'est surtout chez Ajar que l'on en trouve les meilleurs exemples : « Ça gaze ! dit Momo. Ça chambre à gaz dit le Christ ¹⁷. » Gary avait un très grand talent pour parler des

12. *Ibid.*, p. 62.

13. *Ibid.*, p. 73.

14. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 517.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 80.

16. *Ibid.*, p. 81.

17. É. Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 80.

choses du sexe toujours de façon allusive grâce au ressort métonymique. Par exemple dans *Gros-Câlin* : « Tu es belle Irène lui dis-je. Elle m'a touché en souriant. Oh dis donc ! fit-elle avec compliment. Je sentis que je grandissais dans son estime [...]. Elle tenait toujours la main sur mes possibilités qui ne cessaient de grandir [...] elle me fit semblant avec beaucoup de métier [...] la tendresse a des secondes qui battent plus lentement que les autres. Son cou avait des abris et des rivages possibles. Elle était vraiment douée pour la féminité ¹⁸. »

Comment ça marche l'humour et pourquoi ça fait rire ?

On rit du manque à dire et du chemin épargné : on parle, on écrit pour tenter de dire le vrai. Le vrai sur soi, le vrai du monde. Mais « la vérité, toute la dire on n'y arrive pas. La dire toute c'est impossible matériellement : les mots y manquent ¹⁹ ». Ce manque à dire, cet impossible à dire est ce trou dans l'être, manque radical que le langage borde et suture. Et un des grands effets du mot d'esprit provoquant le rire est dû au fait qu'il touche et tourne toujours autour de cette élision radicale : « Le mot d'esprit provoque le rire en somme en tant qu'il est proprement accroché sur la faille inhérente au savoir ²⁰. »

Ainsi, pour l'enfant, au commencement était le rire. Le rire immédiat de l'enfant comblé par l'Autre maternel qui satisfait son besoin. Ce besoin, par nécessité de l'opération symbolique d'entrée dans le langage, devra en passer par la demande. Toutefois, pas tout de la demande ne pourra se dire. Pas tout de la demande ne sera satisfait. De ce manque radical s'origine le désir. Ainsi, « l'objet du mot d'esprit est de nous réévoquer la dimension par laquelle le désir, sinon rattrape, du moins indique tout ce qu'il a perdu en cours de route dans ce chemin ²¹ ». L'enfant est sur le chemin de la perte qui va du besoin au désir. C'est ce qui s'oublie. Le mot d'esprit dans sa fulgurance nous le rappelle en même temps qu'il nous épargne de refaire l'âpre trajet. Le mot d'esprit nous satisfait de rejoindre la méprise du dire. « Que nous soyons joués par le dire, le rire éclate du

18. É. Ajar, *Gros-Câlin*, Paris, Mercure de France, 1976, p. 215.

19. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 9.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 64.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 96.

chemin épargné, nous dit Freud, à avoir poussé la porte au-delà de laquelle il n'y a plus rien à trouver ²². »

Gary emprunte ces raccourcis : « Beaucoup de gens se sentent mal dans leur peau parce que ce n'est pas la leur ²³ » ; « Le visage un peu ravagé, le temps lui a marché dessus ²⁴. »

On rit de la minceur des mots

L'humour du genre humain si propre, comme nous le savons, à l'humaniste Gary s'amuse de la minceur des mots. En jouer pour en dénoncer la minceur, c'est justement « ce dont les mots ont horreur [...] ça les débusque ²⁵ ».

Paradoxe richesse ludique et supplémentaire du langage, « le jeu de mots de la pensée consiste à jouer sur la minceur des mots à soutenir un sens plein ²⁶ ». C'est donc à la fois en prendre acte et avec élégance spirituelle en jouer pour le dénoncer. En prendre acte, c'est faire preuve d'humilité, ne pas se prendre trop au sérieux. C'est ce qui fait qu'on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui. Justement pas avec ceux qui se prennent trop au sérieux. Il y a toujours grand risque, voire dangerosité certaine, à trop croire et trop coller aux signifiants auxquels on s'identifie, I(A).

C'est de ce fil que Gary-funambule tisse la trame de son style. Comédien et facétieux, éclairé du peu-de-sens et de ses effets moirés d'habits d'Arlequin. Tenter de dire comme ça encore et encore là où il a « tout le temps mal chez les autres ²⁷ » – sa mère, ses frères et pères de procuration, les Juifs, les Noirs, les Allemands, les compagnons perdus, les femmes, celles du monde, les bonnes putes, les chiens, les pythons, les éléphants et leurs racines, les arbres, les plantes...

On rit, car on jouit du sens, du sens-joui

L'usage du trait esprit est une modalité de jouissance de la langue. Jouer du pas-de-sens de la métaphore et du peu-de-sens de la

22. J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec l'inconscient », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 56-57.

23. É. Ajar, *Gros-Câlin*, op. cit., p. 80.

24. É. Ajar, *L'Angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, 1991, p. 56.

25. É. Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 94.

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 97.

27. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, 1974, p. 125.

métonymie, sans parler des autres possibilités du langage, tout est bon chez Gary pour essayer « de toujours parler à l'envers ²⁸ ». Prendre à rebours, à revers et à contre-pied, user des chausse-trappes de la langue, rien de tel pour surprendre son lecteur et son auditeur. Il sait bien que « c'est l'ennemi public numéro un le vocabulaire, parce qu'il y a trop de combinaisons possibles comme aux échecs ²⁹ ». Jouer avec les mots et se jouer des mots, c'est en jouir. Jouir du sens-joui de la langue. Avoir le sens de l'humour, c'est en avoir la jouissance du sens-joui. Dès lors, toute révélation du *Witz* procure un vif effet de soulagement et de satisfaction, de jouissance.

Peut-on inscrire l'humour dans un type de discours ?

Un discours, comme tout discours, fait lien social. Peut-on penser que l'usage de l'humour s'inscrit plus particulièrement dans ce que Lacan a appelé le discours hystérique ? Dans le discours hystérique, c'est S barré, sujet écrivant, qui est en position d'agent. Il met le signifiant maître S1 au travail, ici la langue elle-même, pour produire sous forme de *Witz* un savoir S2, jusqu'alors insu. Lors d'un travail d'écriture, fût-il au fil de la plume, il y a pour l'auteur-acteur une mise à disposition préalable et une disponibilité à ce jeu permanent des combinaisons de la langue qu'il stimule, agit, active de façon hystérisée pour en faire sourdre l'eau du rire dont nous avons tant soif.

Mais paradoxalement faisons l'hypothèse que cette hystérisation s'opère sur fond de maîtrise. « Le dernier mot du mot d'esprit c'est de démontrer la maîtrise du sujet barré par rapport au signifié lui-même puisqu'il en fait tous les usages, puisqu'il en joue essentiellement pour l'anéantir ³⁰. » Maîtrise du sens et mainmise sur le récepteur. En somme, avoir toujours le dernier mot sur l'Autre. Ainsi Gary se définissait-il bel et bien comme un terroriste de l'humour. Maîtrise néanmoins jamais pure, l'usage de l'humour demeure également un mode de défense surmoïque pour se protéger de l'horreur de son manque-à-être, dont le signifiant introduit la dimension dans

28. É. Ajar, *Pseudo*, op. cit., p. 122.

29. R. Gary, *Adieu Gary Cooper*, Paris, Gallimard, 1969, p. 116.

30. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 210.

la vie du sujet, mais dont la mort dernier mot du signifié marque cette limite jamais atteinte ³¹. »

Du côté de chez Gary

Gary, métaphore en elle-même

Pour répondre à la puissante emprise de la demande de l'Autre maternel, l'un peu « tête brûlée » Roman Kacew s'est très tôt cherché un nom d'écrivain. Un signifiant nouveau auquel il lui faudra s'identifier, la nomination précédant l'œuvre. Alors il s'invente Gary : « Gari veut dire "brûle" en russe, à l'impératif [...] Il y a même une vieille chanson tzigane dont c'est le refrain [...] C'est un ordre auquel je ne me suis jamais dérobé ni dans mon œuvre ni dans ma vie ³². »

À ce nom d'emprunt, mais bien approprié, il accole un prénom : Romain. Racine originelle préservée lui venant de l'Autre, dont il conservera ainsi la permanence toujours possible du déroulement, défoulement métonymique. Le roman, à écrire, auquel il ne se sera jamais dérobé. Le rom' de la vieille chanson tzigane, ce qui en lui persiste du nomade et juif errant toujours persécuté, jongleur d'oranges et mangeur d'étoiles. Romain l'Impérial et conquérant. Celui à qui il faut toujours rendre ce qui lui appartient...

Quant au nom de Gary, cette métaphore, parce que c'en est une, est la plus belle qu'il ait inventée. Le signifiant Kacew est substitué par le signifiant métaphorique Gary. Ça n'existait pas avant, c'est inventé. C'est inédit. Ce signifiant nouveau entre au champ de l'Autre dans une perspective idéalisée, qu'on lui rende les honneurs, jusque dans le signe inoublié parce que inoubliable de cette mort délibérément choisie. Gary, c'est le trait d'éclair d'une trouvaille littéraire. *Witz* inoubliable dans ce qu'il recèle de condensation métonymique. De la fonction adjectivante métonymique on tire *garyein* et par glissement homophonique on tombe sur *aryen*.

Le *Witz* est là. Contenir par condensation peut-être à son insu le signifiant aryen ; pour un petit juif venu des lointaines contrées lituaniennes, c'est à se tordre. De toute façon, il nous avait prévenus, il prend toujours les choses à l'envers, allant à rebours façon bande

31. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 48.

32. R. Gary, *La nuit sera calme*, op. cit., p. 8.

de Möbius. Voilà en tout cas un magnifique franchissement de la barre de la signification, ou comment le signifiant Gary vient à se combiner avec le signifié aryen.

Et, comme par suite logique, le premier roman, *Éducation européenne*, édité en 1945 chez Calmann-Lévy (ça va sans dire !), traitera de la barbarie nazie, des faits de résistance et d'enfants juifs polonais aux parents massacrés : « Pourquoi les Allemands nous font-ils ça ? », demande le partisan Dobranski... « Par désespoir », répond Janek. « [...] La question est de savoir si l'homme est allemand ou non [...] S'il lui arrive de l'être seulement parfois ³³. »

Comme pour faire point de capiton, dans son dernier roman, dédié à la mémoire, *Les Cerfs-volants* (1980), Gary poursuit la série du sérieux de sa réflexion : « Ce qu'il y a d'affreux dans le nazisme c'est son côté inhumain. Mais il faut bien se rendre à l'évidence, ce côté inhumain fait partie de l'humain. Tant qu'on ne reconnaîtra pas que l'inhumanité est chose humaine on restera dans le mensonge pieux ³⁴ » ; « Les nazis étaient humains. Et ce qu'il y avait d'humain en eux c'était leur inhumanité ³⁵. »

Dans sa forme substantivante, Gary, c'est aussi l'hommage à l'Amérique : « L'Amérique est un film, c'est un pays qui est cinéma ³⁶. » Et dans cette même conversation simulée, il dira : « W.C. Fields, Chaplin et Groucho Marx ont été les plus fortes influences littéraires que j'ai subies ³⁷. » Toujours en référence au cinéma ou bien sur Gary Cooper, on note le renforcement des identifications imaginaires : la puissance de la séduction et une autre façon de porter l'étoile. Sans parler de la valeur signifiante de la star argentée.

Je fais cependant une petite réserve : hormis quelques titres magnifiques, il y a très peu de créations métaphoriques dans l'œuvre de Gary. Bien sûr, nous retiendrons la magnifique poésie de *La Promesse de l'aube*, *Les Racines du ciel*, *Les Mangeurs d'étoiles*, *Clair de femme*. La métaphore est poétique, elle enrichit la langue française jusqu'à passer dans le langage courant. Dans l'œuvre, je regrette d'avoir surtout

33. R. Gary, *Éducation européenne*, Paris, Calmann-Lévy, 1945, p. 63.

34. R. Gary, *Les Cerfs-volants*, Paris, Gallimard, 1980, p. 265.

35. *Ibid.*, p. 279.

36. R. Gary, *La nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 191.

37. *Ibid.*, p. 173.

trouvé un déchaînement métonymique certes récréatif mais opéré au détriment de la création métaphorique.

Ajar est en soi la suite métonymique

Si Gary est une sublime métaphore, Ajar en est la métonymie. « J'étais las de n'être que moi-même, je me suis toujours été un autre ³⁸. » De Gary, « brûle », on passe à Ajar, la « braise ». Ayant toujours aimé jouer avec le feu et désirant ardemment ceux de la rampe, il lui restait à « crier à cœur ouvert ³⁹ ». Gary peut lâcher la bride, c'est un autre qui parle, quand bien même il persiste dans cette demande d'authentification adressée à l'Autre. Il peut pour notre bonheur mais à quel prix « recommencer à vivre et être un autre ⁴⁰ ».

Et ce canular aura vraiment été le meilleur instrument pour nous faire avaler nos coulevres et jusqu'au bout se livrer au jeu de l'humour et du Ajar.

Le mot de la fin, la fin du mot

Mais une fois qu'il aura brûlé tout ses vaisseaux, objectant à la rencontre du désir de l'Autre, Gary décidera, en toute poursuite de maîtrise du dernier mot, ce retournement métaphorique mis en acte : se brûler la cervelle. Rejoignant ainsi l'injonction du signifié de son pseudo-patronyme inventé. Jamais il n'aura séparé le bon grain du dit-vrai de ses *Witze* et toujours aura su rendre « la puissance du rire pour minimiser ⁴¹ ».

Il se sera effectivement « bien amusé ».

Alors respect et reconnaissance.

Au revoir au gars qui rit et merci.

38. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 30.

39. É. Ajar, *Gros-Câlin*, *op. cit.*, p. 19.

40. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, *op. cit.*, p. 29.

41. É. Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 139.